

LA GUERRE DANS L'ŒUVRE DE MACHIAVEL

Germain-Hervé MBIA YEBEGA,
Politologue,
enseignant associé
de relations
internationales
et stratégiques
(Université Catholique
d'Afrique Centrale à
Yaoundé et Université
de Maroua).
Conférencier invité
au Collège des Hautes
Études de
Stratégie et de
Défense (CHESD) à
Kinshasa (RDC).
mbia_yebega@
hotmail.com

La récurrence du thème de la guerre dans les écrits de Machiavel en fait un des piliers de sa réflexion sur la dynamique de formation des États de son époque, tout comme d'ailleurs sur ceux d'une époque bien antérieure encore.

Si dans *Le Prince* et les *Discours sur la première décade de Tite-Live* la guerre est présentée sans nuance, présentée comme un des moyens d'action politique les plus efficaces, le ton adopté par l'auteur dans *L'Art de la guerre* est plus circonspect. Dans une forme dialogique inattendue, il instaure un véritable débat d'idées autour de la notion d'art dans la conduite de la guerre, introduisant plus le questionnement qu'il n'apporte de réponses.

Les interprétations nombreuses – et souvent très divergentes – dont fait l'objet l'œuvre de Machiavel établissent une relation consubstantielle entre la guerre et l'action politique, posant ainsi un certain nombre de problèmes qui peuvent être soulevés ici. On pourrait s'interroger dans un premier temps sur les raisons d'être de l'affrontement armé, ou sur le pourquoi de la guerre. Après avoir explicité, du point de vue de l'auteur, les raisons qui rendent nécessaire le déclenchement de la guerre, nous pourrions nous attarder sur la manière dont est menée cette guerre, avant d'en situer l'importance exacte dans le contexte politique de la publication de ses traités.

La compréhension générale de la pensée de cet auteur, pionnier de la pensée et de l'analyse politique moderne, passe obligatoirement par une familiarisation avec ce champ généalogique et sémantique, dont les réalités déterminent de façon significative l'orientation de ses préoccupations. Car, Machiavel qui ne fut pas un chef de guerre¹ aborde le

1 L'auteur reconnaît bien qu'il est « téméraire d'écrire sur un métier que l'on n'a jamais exercé... », cf. Nicolas MACHIAVEL, *L'Art de la guerre*, Paris, Flammarion, 1991, pp. 55-57.

sujet en technicien du politique, pour lequel guerroyer vise à former la matière : il fait ainsi de la « haute politique » au sens de Nietzsche².

Si de nombreux aspects de la stratégie militaire de Machiavel sont aujourd'hui désuets, il semble pourtant que par bien d'autres, les sociétés politiques de notre temps peuvent y trouver matière à réfléchir.

La prolifération des conflits armés, les déstabilisations qui s'en suivent, le développement de nouvelles formes de mercenariat militaire (notamment en Afrique et au Moyen-Orient depuis la fin de la guerre froide où cette pratique, étatisée, se prévaut dans certains cas de figure des attributs d'une coopération de défense officielle entre États), sont des phénomènes largement répandus dans certaines zones géographiques du globe. Ils posent la fondation du politique comme processus dans lequel l'acte de guerre et ses adjuvants doivent avoir leur place bien déterminée : la défense de l'existence du bien commun dans le cadre des frontières officielles d'un État et, partant, la préservation d'un espace commun à plusieurs États, qui serait par exemple celui d'une Communauté Économique Régionale (CER).

I. La guerre comme acte politique originel

Deux points nous semblent utiles à aborder, dans l'examen de cette première partie de notre réflexion.

Des expériences florentine et italienne de Machiavel

La Renaissance marque d'une empreinte indélébile la pensée de Nicolas Machiavel. La majestueuse construction médiévale, reposant sur la double autorité du Pape sur le plan spirituel, et celle de l'empereur sur le plan temporel, s'écroule définitivement, libérant les énergies qui se réinvestissent sourdement dans l'affirmation, d'une manière générale, de l'autonomie de la raison et, partant, s'affranchissent des entraves imposées à l'esprit par la discipline catholique d'un moyen âge « lourd et délicat ».

Florence et l'Italie vivent des événements très proches, caractérisés par une instabilité continue dont la présence non moins continue et intempestive de troupes mercenaires est le corollaire. L'auteur n'aura d'ailleurs de cesse de stigmatiser ce recours à « des étrangers », dont la responsabilité de la présence est surtout attribuée à la cour des Papes. L'accroissement des pouvoirs temporels des pontifes correspond à l'émiettement de l'Italie, et le manque de préparation militaire des prêtres chargés de la gouvernance des États pontificaux nécessite l'engagement de mercenaires si détestables à Machiavel. Ses écrits cherchent alors à « comprendre les racines de la division de la ville et de l'Italie, mais plus fondamentalement encore, ils visent à susciter l'acteur politique qui apportera avec courage et détermination les remèdes à une situation intolérable³ ».

2 Dominique COLAS, *La pensée politique*, Paris, Larousse, 1992, p. 166.

3 Paul VALADIER, *Machiavel et la fragilité du politique*, Paris, Seuil, 1996, pp. 11-12.

Tout à la recherche de moyens de réaliser son ambition première qui est l'unité de son pays, le florentin explore l'antiquité afin d'y trouver les modèles de vertu qui font défaut aux Hommes et aux institutions de son temps. C'est la Rome antique pour l'essentiel, celle des grandes conquêtes, qui illustre le mieux, à son avis, le cheminement à suivre par l'Italie en vue de retrouver sa dignité. La conquête et sa traduction la plus complète – la guerre – sont ainsi légitimées comme entreprise fondatrice du politique. C'est d'ailleurs « une chose vraiment très naturelle et ordinaire que le désir de conquête », peut-on lire ainsi dans le deuxième chapitre de *Le Prince*.

La fondation politique

Acte nécessaire et permanent, cette fondation du politique s'opère au moyen de la violence physique, tant du point de vue de la politique intérieure que de celui des relations entre États.

Sur le plan interne, l'auteur analysant les modes d'acquisition des monarchies (qui font l'objet d'une attention particulière dans *Le Prince*), insiste sur le rôle clé des armes. Celles-ci peuvent être celles du prince, ou celles d'autrui, ou avoir un caractère mixte, car tout le problème pour Machiavel est là, celui des principats : c'est le problème de la guerre, agressive, défensive, mythique, brutale, qu'il retrouve partout dans la vie comme dans l'origine des États. D'ailleurs, même Moïse, figure emblématique de la bible, n'était pas un prophète désarmé⁴.

Une forme de la guerre, préventive, conduit le prince sur le plan interne, à prendre des mesures de précaution qualifiées de « remèdes héroïques », en vue de garantir sa propre survie politique et la sécurité de la communauté qu'il dirige.

Le prince ne doit, en conséquence, jamais laisser se produire un désordre, pour éviter une guerre, car la guerre, on ne saurait l'éviter : on ne fait que la différer. Cette recommandation fait également allusion aux campagnes italiennes du roi Louis XII, introduit en Italie par l'ambition des vénitiens voulant conquérir une partie de l'État de Lombardie.

Elle doit être menée comme toutes les guerres, avec les armes les plus sûres : celles qui procèdent du prince, à savoir des troupes qui lui soient propres et qui soient constituées de membres de sa propre communauté d'origine et d'existence. Le spectacle désastreux des troupes mercenaires qui servent sous les ordres des condottieres uniquement voués à la recherche de gains personnels, lâches et avides, incapables de combattre pour une cause noble, inspire à l'auteur scandale et exaspération. Celui-ci cite néanmoins le cas d'un chef de guerre émérite s'étant fait aider par des armées d'occupation, et qui a pu s'en émanciper. Et n'eût été un extraordinaire

4 Lire en cela la préface de Marie-Madeleine FRAGONARD, *Le Prince*, Paris, Presses Pocket, 1990, pp. 5-15.

retournement de *fortuna* (la chance ou ce qui procède de l'imprévisibilité des choses), serait devenu sans doute le leader que Machiavel appelle de tous ses vœux⁵. César Borgia incarne l'idéal-type de ce profil d'acteur politique ; la mort subite de son père, le Pape Alexandre VI, et ses propres complications de santé, en empêcheront le plein accomplissement.

En politique extérieure, deux causes sont désignées qui engendrent les guerres : le hasard d'abord, qui se présente sous la forme de tout concours de circonstance qui produit des événements sur lesquels nous n'avons aucune emprise ; ensuite, l'initiative d'un ennemi qui ruse, nous entraînant par transitivity dans un affrontement qu'il désire et dont l'issue lui est propice.

En conséquence de quoi le prince (surtout celui qui en exerce nouvellement la responsabilité) a besoin d'être à l'affût des desseins de ses voisins. Il lui faut être à la fois lion et renard. N'étant que lion, il ne verrait pas les pièges : or la jungle (internationale) en fourmille. N'étant que renard, il serait impuissant contre les loups, dont la même jungle est infestée.

Dans les *Discours*, l'auteur met en lumière la double loi sur la base de laquelle les romains acquièrent à leur époque territoires, puissance et gloire : c'est là, selon J-J. Chevalier, l'énoncé de la « physique des forces politiques » dont découlent les deux lois susmentionnées.

La première loi est celle de la conservation, loi égoïste qui vaut pour tout ce qui vit, et plus encore pour un État.

Le second principe est celui de la concurrence vitale qui, dans un monde politiquement morcelé résulte de la première loi. Tout État, sous peine de radicale élimination, doit se conformer aux règles implacables de cette double loi, au regard de Machiavel. L'admiration de l'auteur pour les romains est d'autant plus grande en conséquence, qu'ils furent les inventeurs de cette « praxis », car n'ayant bénéficié d'aucun modèle d'inspiration avant eux. C'est dans leur seul génie politique qu'ils ont su trouver l'exacte formule du succès extérieur, où se combinent à doses convenables ruse et force⁶. On ne peut alors manquer de souligner l'interdépendance qui régit les relations entre États, et la nécessité d'envisager toute analyse desdites relations dans le cadre de cette interdépendance.

C'est un rapport de volonté, qui ne place personne à l'abri d'une initiative guerrière, l'attitude des États n'étant déterminée, en dernier ressort, que par la prise en compte de leurs intérêts vitaux.

5 Machiavel associe dans son examen de la trajectoire de tout homme politique, *fortuna* et *virtu*, deux principes nécessaires à l'édification personnelle et à l'accomplissement de tout projet politique de responsabilité.

6 Jean-Jacques CHEVALLIER, *Histoire de la pensée politique*, Paris, Payot, 1993, Pp. 223-237.

II. Comment fait-on la guerre ?

La guerre est un fait suffisamment grave, pour en improviser le déclenchement. Des préparatifs au déroulement effectif, nous en découvrons ici les modalités de la mise en œuvre.

Des préparatifs

Bien qu'il admette qu'un Etat bien réglé ne doit faire la guerre que par nécessité, (cette nécessité qu'il situe pourtant au cœur des rapports entre États) ou pour la gloire – Machiavel recommande d'en « borner la profession à un service public, et, en temps de paix, à un simple service⁷ – la généralisation de la guerre en son temps et de tout temps conduit l'auteur à déterminer la façon dont doivent être menées les campagnes militaires. Certaines dispositions doivent être réunies aussi bien de la part du général commandant les troupes, que de la part des hommes qu'il dirige au combat.

Du point de vue du prince, l'art militaire doit être sa préoccupation centrale, en tant qu'il est le principal moyen d'accession et de maintien au pouvoir. Aussi ne doit-il « avoir d'autre objet ni d'autre pensée ni d'autre chose quant à son métier, hors de la guerre, des institutions et de la discipline militaires ; car c'est le seul métier qui convienne à qui commande », précise-t-il dans *Le Prince*.

Ce métier vertueux (la vertu, au sens de Machiavel, est la libération de l'individu des inhibitions de la morale courante, leur transcendance effective...) maintient ceux qui sont nés princes, mais encore, il élève ceux qui, s'y adonnant, sont d'extraction modeste (c'est le cas d'Agathocle de Sicile dont la sanglante ascension à la tête de son État est citée par l'auteur). Le négliger conduit donc à la perte du pouvoir (et accessoirement à la perte de la vie également), l'acquérir entraîne obligatoirement sa conquête.

Aussi le prince ne doit-il jamais détourner sa pensée de l'exercice de la guerre, par l'action et par l'esprit. L'action ici consisterait en une préparation physique constante, qui inclut l'acquisition de connaissances d'ordre pratique relatives par exemple à la topographie, à l'étude des caractéristiques géographiques des lieux, etc. L'exercice de l'esprit se rapporte, lui, à la méditation des exploits militaires des anciens, au nombre desquels se trouvent quelques grands conquérants de l'histoire militaire dont s'inspire Machiavel : Cyrus, Jules César, Scipion, etc.

L'autre aspect de la préparation concerne les troupes, qui sont les « armes » selon la terminologie machiavélienne. Elles doivent être celles de l'État qui s'engage dans la guerre. Préalablement, cet État devrait ordonner aux citoyens « l'art de la guerre comme exercice, un objet d'étude pendant la paix ; et pendant la guerre, comme objet de nécessité et une occasion

⁷ Paul VALADIER, *op. cit.*, p. 60.

d'acquérir de la gloire». Le recrutement des troupes s'apparente alors à une délicate prérogative qui requiert de la part du prince ou du général commis au commandement des troupes bien plus que la compétence militaire. C'est ainsi que dans *L'Art de la guerre*, Fabrizio Colonna établit un lien entre la qualité des hommes à recruter et la qualité du soldat. Une préoccupation qui découle de l'aversion en laquelle le florentin tient les mercenaires, et tous ceux pour qui la guerre est une occasion de gagner des biens, qu'en temps de paix on ne saurait obtenir par un commerce normal. Les mercenaires seraient même coupables, à son avis, de créer des situations de conflit, pour ne point pâtir des moments de paix au cours desquels ils ne sont pas utiles.

Le conditionnement des troupes et leur armement doivent s'inspirer des pratiques anciennes, même s'il n'est pas toujours aisé de déterminer quels anciens il s'agit d'imiter. La propension de l'auteur et analyste pour une armée de conscrits (reproche lui sera fait d'ailleurs de n'avoir pas su percevoir la professionnalisation des armées, en gestation à son époque) peut être aussi rapportée à une expérience menée par lui-même, mais qui fut peu concluante. Il fut chargé, en effet, par la ville de Florence, de la création et de l'encadrement d'une milice entre 1505 et 1512.

Des raisons nombreuses sont évoquées, pour justifier l'incapacité des cités-Etats à constituer des armées fortes et fiables, au nombre desquelles le manque de volonté politique, qui traduit à sa manière une grave méconnaissance des leçons de l'histoire. Car ce sont les seules (étant fournies par les lois et la Constitution) à ne pas causer de danger, mais qui préviennent plutôt des désordres éventuels : les républiques se conservent plus longtemps armées que sans armes. Rome vécut ainsi quatre cent ans armées, et Sparte huit cent années.

L'attitude des dirigeants ne manque pas d'être vivement critiquée ici. Ils ne prennent pas les précautions nécessaires pour une armée de campagne. Ne préférant ainsi se donner aucune peine dans l'apprentissage du métier des armes, ils n'imposent pas non plus à leurs soldats les efforts inhérents à leur statut. S'épargnant la peur, ils se font prisonniers sans rançon, adoptant des mœurs inventées par eux et sans rapport avec les nécessités du combat, ils ont conduit l'Italie à l'esclavage et à la honte⁸ ...

De la conduite de la guerre

Dans les *Discours*, Machiavel préconise une « guerre éclair » à la façon des Romains, qui menaient des opérations « courtes et dures », autrement dit ils engageaient toutes leurs troupes et agissaient rapidement : « on se bat ou on est battu, dit un personnage de *L'Art de la guerre*, qui poursuit : dans le premier cas, il faut poursuivre la victoire avec la plus grande rapidité, et imiter à cet égard César et non pas Annibal qui, pour s'être arrêté à Cannes

8 Nicolas MACHIAVEL, *L'Art de la guerre*, Livre 1, op. cit., Pp. 70-71.

après avoir vaincu les Romains, perdit l'occasion de s'emparer de Rome. César, au contraire, ne prenait pas un instant de repos après la victoire, et poursuivait son ennemi avec plus de fureur et d'impétuosité qu'il ne l'avait attaqué au moment du combat⁹ ».

L'impétuosité de langage et le réalisme auxquels nous sommes habitués dans les *Discours* et *Le Prince* font place à une approche plus philosophique dans *L'Art de la guerre*, apportant une inflexion déjà amorcée dans certains passages du *Prince*. S'il s'étend sur la valeur respective des différents armements (il négligera l'importance de l'artillerie), il ne semble pas restreindre l'art de la guerre aux seules compétences militaires. Le chef de guerre doit avoir de l'autorité, un des signes de sa vertu. Certains conseils d'ordre pratique lui sont d'ailleurs prodigués dans les chapitres VI et VII, afin de déjouer les circonstances funestes dans lesquelles il pourrait se retrouver en menant campagne. Ces conseils admettent l'idée de la *métis* au sens grec. S'il importe de savoir remporter une victoire et de ne pas poursuivre une guerre au-delà des nécessités pour lesquelles on l'a déclenchée (ou qu'on y a été contraint), il convient au général commandant les troupes de savoir et de pouvoir afficher une certaine magnanimité non dénuée de calcul.

Ne pas pousser l'ennemi à combattre par désespoir peut se révéler utile par exemple. Une telle conduite servit à César lors de la bataille contre les Germains : il aménagea un couloir de retraite pour l'armée ennemie, ce qui permit à celle-ci de ne pas combattre, mais de fuir face à la supériorité des Romains, ceux-ci préférant la poursuivre à moindre coût plutôt que de risquer inutilement un affrontement.

Du reste, un des moyens les plus efficaces de se gagner un peuple qu'on assiège, est de lui donner des exemples de justice et de modération. Scipion conquiert ainsi les cœurs des Espagnols en résolvant une délicate histoire de famille (il rendit à son père et à son époux une très belle jeune femme capturée par ses hommes) ; quant à César, il acquit une réputation d'homme intègre, en faisant payer aux Gaulois le bois que ses hommes avaient coupé dans leurs forêts pour la construction des palissades de ses camps.

Les modalités de la décision d'envoyer une armée en campagne ne sont pas explicitement abordées, car relevant directement du domaine politique. Machiavel n'apporte pas toujours des réponses aux nombreuses interrogations jalonnant les considérations sur l'art de la guerre. Celles-ci sont relatives aux rapports entre le pouvoir politique et l'institution militaire (la subordination de cette dernière au pouvoir politique étant admise d'emblée) voire à la définition même de l'autorité. Ces manquements présupposent les limites de la guerre comme fin (entrevues par ailleurs par l'analyste), et en cela, Machiavel est le précurseur d'un certain nombre

9 *Op. cit.*, Livre IV.

de théoriciens comme Clausewitz, qui verra en la guerre une autre forme d'action politique.

III. Des limites de la guerre

Le déclenchement de la guerre interroge, quant à sa préparation, sa mise en œuvre et ses fins ultimes. Son sens politique et son actualité nous resituent, en Afrique, à l'aune d'un certain nombre de préoccupations qui nous sont propres.

Quel sens politique donner à la guerre ?

Dans sa préface à *L'Art de la guerre*, le subtil florentin dénonce la distinction effectuée entre vie militaire et vie civile par les Hommes de son époque. Se fondant sur le système politique des anciens, il constate qu'il n'existe pas de conditions sociales plus proches l'une de l'autre que ces deux états. Il remarque que le bon ordonnancement d'une activité militaire au sein d'un système politique préserve celui-ci de nombreuses tentatives de déstabilisation dont il fait d'ordinaire l'objet. L'activité militaire est, enfin, comparée à ce toit qui protégerait le riche décor d'un palais des injures du temps.

En première approximation, ce souci de concilier la fin (la sécurisation de la communauté et la survie politique du prince) et les moyens (la force armée) reviendrait, comme nous l'avons souligné plus haut, à poser comme préalable la subordination du fait social qu'est l'institution militaire au politique qui est plus inclusif dans l'activité de gouvernement des peuples. Seulement, nous ne sommes pas instruits à suffisance sur la question.

La force armée et son usage ordinaire qu'est la guerre sont au service d'une fin supérieure : l'État, horizon des préoccupations de Machiavel. Il est nécessaire pour Machiavel de conserver l'État, de le renforcer, éventuellement de le réformer pour le conserver, dans la finalité ultime de sa prospérité et de sa grandeur.

Cette finalité, par-delà le bien et le mal (tel du moins que la morale courante définit ces deux notions pour le commun des individus) ne manque cependant pas d'intégrer à côté de la guerre, d'autres formes d'action. Car, on peut être militairement puissant, mais avoir besoin de l'adhésion d'une population à un projet que l'on diligente. L'occupation d'un territoire quel qu'il soit relève de la normalité de l'action politique au 16^e siècle, et l'auteur nous propose à nouveau le cas de figure de la France (avec Louis XII puis son successeur François 1^{er}), qui s'empara à deux reprises de Milan, et la perdit successivement en raison de l'impopularité de ses rois.

La première tentative s'opposa à Ludovic le More, prince local, qui eut recours au soutien de son peuple en 1500, celui-ci ne pouvant supporter les nombreux ennuis provoqués par la présence du roi de France.

Instaurant alors un régime de terreur lors de la seconde prise de la ville, le contrôle de celle-ci échappa à nouveau au roi de France en 1526, en raison des cinq erreurs que celui-ci commit, et qui se résument en la maladresse de ses alliances.

[Le roi François 1^{er}, initiateur de la ligue de Cognac, contribua à la restructuration temporelle du pontife ; il introduisit l'Espagne en Italie ; il affaiblit malencontreusement les positions des partis locaux qui l'avaient soutenu ; il ne put s'installer dans la ville, et ne créa pas de colonie susceptible d'amoindrir les coûts financiers de l'entretien d'une armée d'occupation.]

Aux antipodes des théories du droit naturel relatives à la guerre, Machiavel qui est loin d'être belliciste entrevoit la nécessité d'accommodements lors du déroulement d'une guerre, dans la perspective que se fixe chacune des parties prenantes à celle-ci.

[Dans ses *Mémorables*, Xénophon présente Socrate qui presse un de ses jeunes compagnons à apprendre l'art de la guerre s'il veut devenir général d'armée. Au retour de ses leçons, l'élève lui avoue n'avoir appris que la tactique. Et Socrate de lui rappeler que la bonne tactique requiert des hommes une bonne disposition, et donc la connaissance de leur caractère - en réalité, toute la connaissance nécessaire pour distinguer les hommes bons et les mauvais.

L'art de la guerre est ainsi transformé en connaissance de la vie bonne, objet de la philosophie.

De nombreuses questions surviennent en fin de compte, qui dissolvent dans le doute et l'incertitude le point de vue strictement nécessaire (l'homme qui se montre bon à la guerre est-il aussi l'homme bon ? Si tel n'est pas le cas, comment garantir que l'art de la guerre sera utilisé en vue d'une bonne fin ? La victoire qui corrompt le vainqueur est-elle véritablement une victoire)¹⁰ ?]

Machiavel critique l'humanisme de la Renaissance dans lequel se complaît son époque, et élève l'acte guerrier au rang d'exigence civique : la guerre est un devoir citoyen, elle est la démarche par laquelle la communauté se structure, et la violence (« le mal ») qu'elle occasionne peut lui être bénéfique. Car le mal qui détruit n'est pas bon, et le mal qui répare est bon, lit-on dans le *Discours*.

La guerre est un puissant facteur de changement social, et sa positivité sociologique peut être reconnue de ce point de vue. Cette violence qu'elle véhicule (et qui n'est pas niée, comme nous venons de le souligner) est alors qualifiée en fonction des buts qu'elle se propose d'atteindre.

Toute la question ne se trouve pas résolue pour autant, en raison notamment de la difficulté à distinguer au niveau stratégique (du pouvoir politique s'entend), une définition des relations entre les forces armées et le pouvoir politique. Ce qui découle en partie du fait que le prince est, pour Machiavel, celui qui concentre entre ses mains toutes les prérogatives politiques et militaires, sans exclusive. Il n'existe, pour ainsi dire, aucun

10 Hervey C., MANSFIELD, « Introduction » in *L'Art de la guerre*, op., cit., pp. 9-51.

contrôle des actes militaires du prince, si ce n'est sa propre exigence de préserver la communauté d'éventuels dommages, tout en se maintenant lui-même au pouvoir.

L'actualité de la conception de la guerre chez Machiavel

En raison de l'intense activité guerrière qui se maintient et se développe dans certaines parties du monde, les pensées formulées dans les œuvres de Machiavel exercent une indéniable capacité d'attraction.

Je pense en particulier à l'Afrique, sujette à une pesante et à bien d'égards calamiteuse recomposition stratégique depuis la fin de guerre froide¹¹.

Les effets du ballottage systémique en cours se trouvent au croisement des mouvements de force qui puisent à plusieurs sources. Elles témoignent de la dépendance stratégique accrue du continent, dont il faut réinventer toute la carte politique et géostratégique¹².

Pour le peu qui a pu être abordé dans cet essai d'analyse, il apparaît dans une grande partie du continent, que la légitimité politique découle des succès militaires, ce qui relègue le politique (en tant qu'activité civile) au second rang des entreprises visant la structuration du champ social. Cette prépondérance de « l'initiative guerrière » pourrait coïncider avec un recul global de l'influence des centres de décision politique, confrontés à l'affluence et à l'influence des autres modes de production sociale dont par exemple les différentes manifestations d'une criminalité économique, dont les effets restent à mesurer à l'échelle des différentes régions du continent.

Dans la plupart de ces États en cours de définition et de construction, les guerres de factions pour l'accaparement immédiat du pouvoir politique semblent avoir succédé aux guerres préalables de libération mobilisant généralement l'ensemble des membres de la communauté sociale et politique, autour d'un objet accepté par tous. Cette consécration de la démarche conquérante instaure une culture du *pronunciamiento*, constitutionnel, militaire voire sécessionniste¹³.

Cet état de fait traduit l'importance de la violence en tant que forme d'expression politique d'un certain nombre de groupes politiques et sociaux.

Au croisement donc des logiques internes et externes, les États du continent connaissent des problèmes de contrôle des activités militaires, sur lesquelles reposent pourtant les moyens de la conservation du pouvoir par les dirigeants, et également leurs capacités de contrôle de certaines sources d'enrichissement personnel.

11 Germain-Hervé MBIA YEBEGA, « Les défis de l'émergence africaine », in *Géopolitique Africaine*, (Troisième trimestre 2014), n°52, pp. 129-136.

12 Germain-Hervé MBIA YEBEGA, « Briser la dépendance stratégique de l'Afrique », in *Géopolitique Africaine*, (Troisième trimestre 2015), n° 55, pp. 99-108.

13 Germain-Hervé MBIA YEBEGA, « *De Principatibus* : cinq siècles d'une actualité guère démentie », in *Le Jour*, (19 mars 2014), n° 1645, p. 6.

C'est ainsi que de manière concrète, la part des budgets militaires dans les dépenses publiques est tout simplement hors de proportion, comparativement à d'autres secteurs d'activités (éducation et santé) dans un certain nombre de pays de l'Afrique subsaharienne. La continuation de certaines activités de guerre sous quelque forme que ce soit interpelle alors, sur le sens, la motivation et le bénéfice de la guerre dans ces États, et entre ces États.

Le cas emblématique de la République Démocratique du Congo et des États qui lui sont frontaliers en est une parfaite illustration.

Si Machiavel constate que la guerre est une des principales voies de structuration du politique, tel peut ne pas être le cas, au terme d'une lecture de proximité de ce que nous vivons dans nos États. Les entreprises guerrières mises sur pied par des opérateurs de nuisance de différents niveaux (groupes politico-militaires, États eux-mêmes, etc.) et pour des motivations inconciliables avec un projet de consolidation d'une vie communautaire dans la paix et le développement atteignent un niveau d'échec indiscutable. Elles traduisent une inefficacité relative de la guerre, comme procédé d'action politique, qui n'a pas systématiquement porté au pouvoir ceux qui l'ont déclenchée de l'intérieur ou de l'extérieur loin s'en faut, et qui n'a pas non plus procuré aux dirigeants en place et aux populations civiles la sécurité et la paix résultant de sa conduite. Ce constat appelle la recherche d'autres possibilités combinables avec la guerre qui peuvent, effectivement, s'imposer de manière opportune, comme des moyens d'action les plus adéquats pour des entrepreneurs politiques.

En conclusion de cet aperçu assez vaste des développements de Machiavel sur la guerre en tant que fait social total, il ressort un souci particulier relatif à la compréhension de tous les mécanismes qui sous-tendent les phénomènes du pouvoir en général, et en particulier ceux s'attachant à la genèse, à la vie et au dépérissement des communautés politiques.

La guerre est décrite dans son projet, dans ses objectifs, dans sa démarche, ce qui permet de mettre en lumière les limites critiques de son investissement admises par l'auteur lui-même, toutes les implications de la guerre n'ayant pas et ne pouvant pas avoir été par lui étudiées.

Est-ce volontairement qu'il choisit en effet de ne pas répondre à certaines des interrogations apparaissant en filigrane de son dialogue de *L'Art de la guerre* ? Ou c'est tout simplement l'incapacité à y apporter des solutions efficaces ?

Les modèles (et les méthodes) qu'il consacre et qui devraient inspirer les hommes de son temps ne sont pas exempts de limites (Jules César, Scipion, la famille Borgia dont il fut un des fidèles conseillers, et dont un des fils, César est érigé en archétype de conquérant politique quasi accompli, etc.). Machiavel a soin ainsi de révéler la vulnérabilité et la finitude de

toute action politique dans l'espace et dans le temps, en la situant dans l'improbable conjecture entre *virtu* et *fortuna*. C'est là, reconnaissance de l'humaine condition : d'aucuns parleront de la fragilité du politique ainsi mise à jour. Les limites de la guerre sont en définitive aussi, les limites d'une technique que le rédacteur du *Prince* s'est efforcé de promouvoir : la technique de la conquête et de la conservation du pouvoir.

La guerre qui est l'expression la plus brutale des oppositions sociales et sociétales se socialise davantage chez Nicolas Machiavel, qui n'en fait plus l'objet d'un scandale à part. Elle est action, trouvant dans sa logique propre sa raison d'être. C'est sans doute la leçon principale à retenir de cet analyste sans complaisance de son époque que fut Nicolas Machiavel, que sa propre trajectoire a mis à l'écart de la gestion immédiate des faits sociaux dont il s'est efforcé de n'être que l'examineur attentif.

Dans l'épaisseur des conflits de notre temps, Machiavel demeure une source d'inspiration intarissable, pour tous. Son capital d'innovation tient précisément à ce qu'il a été le premier à avoir libéré la parole, indépendamment d'une époque particulièrement oppressive, dont il eut à souffrir les rigueurs¹⁴. ■



Journées Sociales 2021 :
TABLE RONDE "JUSTICE TRANSITIONNELLE RONDE.

14 La publication des œuvres les plus virulentes de Nicolas Machiavel fut réalisée après sa mort, alors que *L'Art de la guerre* dont il est admis une certaine modération de ton le fut en 1521, de son vivant.